

## Anthropologie et Sociétés



**Viviane LIÈVRE et Jean-Yves LOUDE : Le chamanisme des Kalash du Pakistan. Des montagnards polythéistes face à l'islam, Paris, Éditions du CNRS et Éditions Recherche sur les Civilisations, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990, 558 p., index, bibliogr., ill., pl. coul., glossaire, cartes.**

Robert Beauchemin

---

Crises de subsistance

Volume 16, numéro 2, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015224ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015224ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Beauchemin, R. (1992). Compte rendu de [Viviane LIÈVRE et Jean-Yves LOUDE : Le chamanisme des Kalash du Pakistan. Des montagnards polythéistes face à l'islam, Paris, Éditions du CNRS et Éditions Recherche sur les Civilisations, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990, 558 p., index, bibliogr., ill., pl. coul., glossaire, cartes.] *Anthropologie et Sociétés*, 16(2), 165-167.  
<https://doi.org/10.7202/015224ar>

L'ouvrage de Bayard vaut toutefois la peine d'être lu et relu : il a des mérites sur lesquels nous n'avons que peu insisté car nous croyons qu'en science comme en politique, le renouvellement est indissociable de la critique de l'Autorité et de ses limites. Le symbolisme du ventre est une manière intéressante de capter une certaine perception du politique en Afrique, où même dans les jeux de cauris, on ne tue pas les cavaliers de l'adversaire, on les « mange »<sup>4</sup>. Mais cela n'autorise pas à survaloriser le thème de la « voracité » car, encore qu'on résiste à « la tentation de réduire les acteurs sociaux africains à la qualité d'enzymes gloutons », l'effet reste le même : on peut faire école chez Kabou : « l'Africain ne voit pas plus loin que le bout de son ventre » !

À l'évidence, les excès de ce type d'analyse ferment l'espace théorique d'un possible politique ne relevant pas du ventre. Mais est-il possible de « cesser d'ériger la science politique africaniste en une pathologie », lorsque la « banalisation » projetée du fait politique africain se réduit à une liste interminable de pathologies où tout n'est plus que réseaux, rhizomes, clans, factions, prébendes, prédation ou tribalisme ? Il était essentiel de démontrer l'autochtonie des bases sociales et idéologiques de l'État : il est par contre plus difficile de trouver dans les pratiques étatiques l'expression ou la reconnaissance des processus autochtones de reproduction sociale, confinés depuis des lustres dans le ghetto du « traditionnel » et de « l'informel ».

Pour faire un détournement de l'image de Verdeaux dans *L'Aizi pluriel*<sup>6</sup>, la « longue marche des Dupond-Dupont » est loin d'être achevée. Il serait donc temps d'appliquer ses propres critères à l'africanisme, en interprétant les fluctuations de ses paradigmes successifs à la bourse des valeurs académiques, en termes de « recherche hégémonique ». Ainsi, peut-être, les Africains à qui l'on veut faire croire qu'il est normal et même « banal » de marcher sur la tête, puisque l'envers de leur monde est son endroit, garderont-ils une chance de retrouver leurs marques... et leurs pieds, ailleurs que dans « l'escapade ».

Mariteuw Chimère Diaw  
Département d'anthropologie  
Université Laval

---

4. S. Doumbia et J.C. Pill, *Les jeux de cauris*, Abidjan, IRMA, CEDA, ACCT, 1992.

5. Kabou, *op. cit.* : 129.

6. F. Verdeaux, *L'Aizi pluriel. Chronique d'une ethnie lagunaire de Côte-d'Ivoire*, Abidjan, Orstom, 1981.

---

**Viviane LIÈVRE et Jean-Yves LOUDE : *Le chamanisme des Kalash du Pakistan. Des montagnards polythéistes face à l'islam*, Paris, Éditions du CNRS et Éditions Recherche sur les Civilisations, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990, 558 p., index, bibliogr., ill., pl. coul., glossaire, cartes.**

L'étude de Lièvre et Loude constitue le troisième volet d'une ethnographie de facture très classique : après avoir présenté d'une manière plus générale<sup>1</sup> les Kalash, ces bergers polythéistes des Himalayas pakistanais, les auteurs ont poursuivi leurs recherches sur le

---

1. J.-Y. Loude et V. Lièvre, *Kalash, les derniers « infidèles » de l'Hindu-Kush*, Paris, Berger-Levrault, 1982.

folklore et les fêtes, la médecine et les rituels étiologiques et ont abordé l'univers des devins guérisseurs<sup>2</sup>. Ils récidivent avec une longue étude sur la cosmologie, les mythes et superstitions et plus particulièrement les acteurs religieux ou chamanes, ces personnages que les Kalash appellent *Dehars*.

Aucun détail n'est passé sous silence : les auteurs s'interrogent sur la capacité des Kalash à réanimer d'anciennes traditions menacées par l'appel urgent de l'acculturation islamique et nationaliste pakistanaise. Leur objectif est de démontrer que l'échange dans les sociétés chamaniques traditionnelles se fonde sur la notion suivante : « le monde des vivants se nourrit du monde des esprits ».

Dans cet essai, Lièvre et Loude se font les défenseurs d'une culture dont ils ont une connaissance impressionnante, et on ne peut rester indifférent devant une telle recherche, malgré une somme un peu fastidieuse de détails.

Toute l'œuvre est habitée de belles idées et elle est généreusement illustrée de dessins et photographies qui ont sans doute pour objectif d'étoffer l'analyse et d'en faciliter l'abord. Dans la première partie, « Lecture de paysages », les auteurs soulignent l'existence d'un rapport symbolique entre la dureté de l'habitat et la présence d'esprits féminins dans les grandes vallées. Ces dernières sont de véritables brèches dans les montagnes et servent de frontières entre le monde extérieur, le monde des Kalash et celui des fées. Dans ce labyrinthe montagneux qui sépare le monde indien et l'Asie centrale circule le désir de dialoguer avec les forces surnaturelles. En fait, on procède dans cette partie à une division logique en trois chapitres, traitant chacun d'une région géographique particulière au monde des bergers kalash : les pâturages d'été sur les hauts plateaux arides, les zones de conifères et les vallées où logent les villages. À chacune de ces zones correspond un ensemble d'activités séculaires et rituelles. De plus, les auteurs, et c'est là une habile tactique de leur part, donnent la parole aux informateurs. Ceux-ci utilisent d'innombrables codes langagiers ou symboliques ponctués de commentaires, de fables et d'anecdotes, pour définir et commenter leur univers. Ainsi, l'équilibre des forces de la nature serait assuré par des systèmes très complexes contrôlés par les esprits féminins mais influencés par les humains. Il ne s'agit donc pas d'une relation horizontale mais bel et bien verticale. Il y a échange ! En conséquence, les sacrifices propitiatoires, destinés à calmer les fées qui perçoivent les humains comme des prédateurs violant sans cesse leur territoire, témoigneraient de la piété et de la soumission des humains. Selon la saison, ces offrandes sont destinées, entre autres, à activer l'amélioration des pâturages restés enfouis sous la neige ou à protéger les troupeaux.

Des encadrés apportent un complément au texte et allègent la rigueur de la monographie. On y fait succéder aux copieuses et abondantes descriptions des chroniques sur les histoires d'amour des fées, des allégories sur des combats entre hommes et animaux sauvages ou sur les récoltes et les produits des semences.

La seconde partie traite de l'institution des chamanes, fondement de l'ordre social et cosmogonique. Les *Dehars* sont les spécialistes de la transe (phénomène dont Lièvre et Loude nous donnent d'étonnants comptes rendus) et agissent en tant que régulateurs de l'ordre social, identifiant les écarts aux règles et les souillures susceptibles d'irriter les esprits et de briser l'équilibre. Ils codifient le pur et l'impur et recommandent les sacrifices expiatoires opportuns, qu'ils soient individuels ou collectifs.

Pragmatiques, les *Dehars* ne sont pas des prêtres, ils seraient plutôt des bâtisseurs d'identité, des législateurs. Ils n'œuvrent pas à partir de sources dogmatiques ; leurs interventions, toujours utilitaires, sont parfois improvisées et ne dépendent pas d'une liturgie. En

2. J.-Y. Loude et V. Lièvre, *Solstice païen. Fêtes d'hiver chez les Kalash du Nord Pakistan*, Paris, Presses de la Renaissance, 1987.

quelque sorte, ils prennent place entre le politique et le social dans une relation de complémentarité. En adaptant certaines des caractéristiques de l'islam, notamment un profond antagonisme sexuel manifestement dû à son influence dans la région, ils sont à même de lutter contre lui. Les *Dehars*, à cause de leur rôle ambivalent, se servent donc de l'islam pour légitimer et renforcer leur idéologie et édifier un rempart solide contre les intrusions étrangères.

Les deux parties suivantes élargissent l'analyse au monde de la mort, de la maladie, des disputes et de l'inceste, bref, aux désordres qui mettent en péril l'ordre des communautés.

Enfin, pour lutter contre le pouvoir de l'écriture des savants lettrés musulmans, un *Dehar* a compilé dans un livre divinatoire qui s'utilise comme un talisman une multitude d'instructions qui lui permettent d'entrer directement en contact avec le monde des esprits. Ce livre « remis intentionnellement par les fées est écrit dans un langage surnaturel échappant au commun des mortels ». Il est consacré objet magique de culte et aurait le pouvoir de rendre visible le mal invisible. Agissant comme une thérapie sociale en faisant intervenir directement le surnaturel, il est manipulé par les *Dehars* en auxiliaire attentif et délivre la société kalash de ses incertitudes.

En fait, en bon gérant de l'infortune et du doute, le *Dehar* agit comme acteur idéal, fondateur et protecteur de la pensée kalash. Il met en garde les habitants de ces vallées isolées contre la saillie de l'islam. Manifestement, les auteurs reconnaissent la vitalité exceptionnelle de cette société de montagnards mais insistent aussi sur sa fragilité culturelle. Leur étude fait certes cohabiter en un contrepoint serré des manifestations du présent et du passé, mais veut essentiellement présenter le changement et l'intrusion du monde extérieur comme un phénomène inéluctable.

Robert Beauchemin  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

---

**Howard MORPHY : *Ancestral Connections. Art and an Aboriginal System of Knowledge*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1991, 329 p., ill., glossaire, réf., index.**

L'art des Yolngu, plus particulièrement les peintures sur écorce de ce groupe du nord-est de la Terre d'Arnhem (Australie), est connu à travers le monde depuis déjà quelques décennies. De nombreux collectionneurs et amateurs d'art ont admiré ces peintures où se superposent, sur un fond de fines hachures, formes géométriques et figuratives, mais peu en connaissent la profondeur mythologique, la complexité sémiotique et la portée sociale. Avec *Ancestral Connections*, Howard Morphy nous conduit au cœur de l'exégèse de ces peintures. Il est soucieux d'explicitier toutes les formes de l'art yolngu, conçu ici comme un « système de communication », et à travers elles la société yolngu, sa vision du monde ainsi que les modalités dynamiques de sa reproduction.

Dans un premier temps, Morphy expose le double cadre dans lequel se situe la production artistique actuelle : le cadre yolngu avec sa dimension clanique, rituelle et « secrète », et le cadre européen dans sa dimension tantôt commerciale, tantôt muséologique. C'est sur le premier que repose l'essentiel de son analyse.

Les modalités d'accès cognitif et visuel aux peintures offrent à Morphy un fil analytique pertinent. Cet accès est d'une part soumis aux règles claniques suivant lesquelles chaque